



DÉBATS & ANALYSES

La loi relative à l'orientation et à la réussite des étudiants a provoqué un mouvement de blocage des facultés. Les protestataires s'insurgent contre la mise en place d'un tri des candidats à l'entrée des universités

Faut-il craindre la réforme universitaire ?

« La sélection par l'échec existe déjà en première année »

Le politiste Alain Garrigou soutient que l'absence de filtre à l'entrée des universités se traduit par un tri de fait dès le début des études

Par ALAIN GARRIGOU

Le mouvement étudiant du printemps a trouvé son mot d'ordre dans la dénonciation de la sélection à l'entrée de l'université. La loi sur l'orientation et la réussite des étudiants (ORE) qui prévoit une orientation – ou une sélection, tout est question de mots – interdirait aux étudiants de rentrer librement dans la filière de leur choix, quel que soit le baccalauréat. Mais la sélection existe déjà. Les étudiants mobilisés ne s'en seraient-ils pas aperçus ? Simplement, elle n'a pas lieu à l'entrée mais en première année d'études. Et elle est, dans une large mesure, une autosélection par échec anticipé ou sanctionné.

Les cours magistraux de première année commencent bien, comme on l'a souvent entendu, avec des amphithéâtres bondés. Mais cela ne dure pas. En quelques semaines, ils sont le lieu d'une débandade quasiment programmée : les rangs s'éclaircissent jusqu'à ne plus compter que

quelques étudiants qui font figure d'irréductibles. Les travaux dirigés sont moins affectés parce qu'ils sont obligatoires et donnent lieu à un contrôle de présence. Au terme d'un processus rapide de décrochage, où les étudiants lâchent l'affaire parce que les cours magistraux les ennuiement fortement, parce que leurs premières notes sont catastrophiques, parce qu'ils se font rappeler à l'ordre, parce qu'ils sont dissipés comme, on peut le dire, dans les écoles primaires, ils renoncent.

UN SOUTIEN HYPOCRITE

Ils ont tellement de bonnes raisons de le faire, ne serait-ce que l'étrangeté des mots et des choses dont un lointain orateur leur parle doctement et souvent tristement, derrière un micro dans une salle immense et froide. Certes, ils vont passer les examens parce qu'ils y sont obligés pour garder leur bourse. Ils rêvent devant une copie blanche, en attendant qu'une heure passe pour sortir de l'amphithéâtre. Cette sélection par l'échec est la pire car elle laisse souvent un goût amer : celui du ressentiment ou de la mésestime de soi.

Les enseignants des universités le savent et s'en plaignent. L'accès non sélectif à l'université amène un grand nombre de bacheliers sans les qualifications minimales pour réussir des études universitaires. Ils le disent... entre eux. Notamment dans la période où ils doivent corriger les examens. Il faut avoir vu les milliers de copies que chacun a pu corriger dans une carrière pour être accablé par le niveau de beaucoup



d'entre elles. Je dis bien accablé, car contrairement aux blagues de cancre, il est rare que l'on puisse se réjouir des bourdes commises. Dans ma carrière, j'en ai été alternativement en colère et démoralisé. Car les enseignants ne font pas leur métier pour punir. Il faut savoir combien il est agréable de lire une bonne copie. La pire corvée du métier en devient légère. Et nous faisons ce métier pour aider des jeunes.

On va me dire que quelques enseignants se sont montrés solidaires des étudiants mobilisés. Un soutien fort hypocrite, car ils se plaignent aussi du niveau général trop faible à leur gré. Ils ont d'autres raisons de se joindre au mouvement qui concernent leur carrière. Les universitaires n'ont jamais accompagné des mobilisations sociales qu'en se cachant derrière les rangs étudiants. Et si, dans l'ensemble, ils tiennent bon malgré tout, c'est surtout qu'ils ont adopté des stratégies de sauvetage individuel. On leur bourre les amphithéâtres par des mutualisations (un cours magistral réunissant plusieurs formations). Ce n'est pas si grave de parler à 100 ou plus de 500 étudiants. Rappelons que les grands amphithéâtres peuvent contenir jusqu'à 800 étudiants et que le professeur ne peut pas voir clairement le public des derniers rangs. Evidemment, cela ne fait pas le même nombre de copies à corriger. Qu'à cela ne tienne, l'administration a offert les QCM (questionnaires à choix multiples) : aucune copie à corriger, l'ordinateur s'en charge. La pertinence de l'exercice pour raisonner en droit, en science économique ou en histoire ? On n'en parlera pas.

Et puis, plus anciens et gradés, les enseignants s'en sortent encore en concentrant leurs enseignements sur les formations à faible effectif, en fin de cursus, surtout dans les masters 2 où la sélection est instituée. Ils laissent de plus en plus les nouvelles recrues, et même des thésards, assurer les travaux dirigés, voire aujourd'hui des cours magistraux. Par définition, ces jeunes n'ont pas la formation pour faire ce travail. Or, ils sont souvent laissés sans contrôle des universitaires expérimentés mais aussi sans soutien. Ils se préoccupent d'ailleurs surtout de finir leur thèse, qui n'a guère de chances de leur offrir un poste. Chez eux, le malaise est profond mais c'est le leur – celui des conditions de travail, du blocage des carrières, des revenus misérables – et non celui de la sélection à laquelle, comme tous les universitaires, ils ont intérêt.

Comment alors une conscience aussi fautive d'une situation peut-elle prévaloir ? C'est une

grande leçon des auteurs classiques, qui ne prennent pas au pied de la lettre les raisons que se donnent les humains dans leurs actions. Citons une nouvelle fois Emile Durkheim : « *C'est aux causes les plus apparentes que nous attribuons la puissance la plus grande, bien qu'elles la reçoivent d'autres causes* » (Montesquieu et Rousseau, *précurseurs de la sociologie*, 1966). Les causes affichées ne sont généralement que prétexte. Lorsqu'elles apparaissent irrationnelles, il faut donc leur chercher d'autres raisons.

Il n'y a rien à objecter en effet si les initiateurs ou activistes du mouvement universitaire agissent par anticapitalisme, pour un changement de régime politique ou pour n'importe quelle raison partisane. Et s'ils agissent sous l'influence d'un souvenir mythique comme Mai 68, la mobilisation actuelle est déjà un exemple mémorable de la puissance des symboles. S'ils sont sincères en s'élevant contre la sélection, ils sont alors dupes d'eux-mêmes puisqu'ils continueront à l'exercer dans leur métier et à la subir dans leurs études. ■